

Boxer comme Gratien

Didier
Castino

Les Avrils

Après ce premier aveu inattendu, Hervé veut optimiser le temps précieux qu'il reste à passer avec Gratien Tonna. Il faut aller vite, mais il ne peut pas faire l'impasse sur son enfance, c'est certainement là que se nichent les raisons qui l'ont poussé plus tard à boxer. Quel genre d'enfant était-il ? Que faisait-il ? Quelles images sont encore vivaces ? Ce serait bien s'il pouvait lui dire.

L'ancien boxeur en vient donc aux rues de Tunis. C'est le plus loin qu'il puisse remonter. Il naît de ses rues. Son père sa mère, c'est plus tard, bien après le dédale du quartier de la Goulette. Tout le monde naît de ses premières images, le reste est seconde main, racontars et tendresse, les premières images, elles, ne mentent pas, ce sont les nôtres, il n'y a personne pour les imposer, personne pour nous dire, tu étais comme ci, tu parlais comme ça, tu ne dormais jamais, tu as toujours marché nus-pieds, les premières images nous jettent dans la vie, c'est ainsi que tout commence et tant pis si ce n'est pas la vérité.

Il raconte les rues. Pas la maison. Dehors toute la journée. Sortir de la Miséricorde, et descendre la rue de l'Avenir en courant, sentir le sel, le mazout, le poisson. C'est la mer. Ça sent la mer. Bifurquer sur Ben Mami et aller au bout du bout, traverser la grande route – il ne sait pas que c'est la rue de la République, il la nomme *la grande route* s'il veut se faire comprendre, mais oui, là en bas, tu descends et tu tombes dessus, juste avant la mer – et arriver sur la jetée, on en aura pour la journée avant de remonter. Libre comme l'air, aucune affaire, pas de maillot ni de serviette pour se sécher. Bien sûr, il ne donne pas les noms des rues à Hervé, mais il les connaît, il a ses propres repères indépendamment des lettres et des mots, la rue de la Miséricorde, c'est facile il n'y a rien à part les deux pièces sombres qu'ils habitent, c'est la rue qu'ils quittent pour la journée avec son frère Sancho, le balcon bleu et les caisses de lait c'est l'Avenir, les pavés au sol c'est Ben Mami, et c'est tout. Après on arrive.

Il ne décide jamais de la mer, elle l'aspire, il ne peut aller ailleurs, toutes les rues qu'il descend y conduisent, aucune autre direction possible, la mer est partout. Sauf chez eux.

Chez eux on s'enfonce après être remonté en fin de journée. On ne fait que ça, descendre monter descendre monter, pour rentrer, pour sortir, monter, descendre.

13, rue de la Miséricorde. Gravier trois marches pour atteindre la porte vert sale et les arabesques en fer noir – « fer fourgé » dit le père –, donner un coup de pied pour ouvrir, bien à plat le pied, un coup de talon c'est mieux, c'est plus sûr ou alors pivoter et donner un coup de hanche, ça ne résiste pas non plus. Dès l'entrée on sent

le froid moisi, une odeur de ruisseau et de vieux habits mouillés, s'enfoncer enfin et descendre les seize marches pour accéder aux deux pièces humides en sous-sol que loue monsieur Trapet, le proprio-salaud.

Sancho est plus jeune que lui, un an à peine, ils restent toujours ensemble, ils ont aussi des sœurs et un frère plus âgé, mais c'est flou, Gratien ne connaît pas l'aîné de la famille, il n'habite plus à la Miséricorde, il n'habite plus à Tunis, son père dit qu'il est à Marseille – c'est loin, non ? Derrière la mer, tout au bout, c'est bien ça ? –, il ne sait pas quelle tête il a, il était trop jeune quand il est parti, il sait seulement que c'est son *grand frère*. Ses sœurs, c'est encore différent, il ne fait pas attention à elles, ce sont des filles, il ne les voit pas toujours, il ignore leur âge, oublie leurs prénoms et plus le temps passe, plus leur visage s'efface, il n'y peut rien, on n'a pas à revenir là-dessus, il se souvient de Sancho, ça oui.

– Sancho ou moi c'était pareil, s'il n'était pas là, je ne me trouvais pas, j'oubliais ce que je devais faire, plus d'idées, mais ça n'arrivait pas souvent.

Gratien et Sancho on disait. Jamais l'un sans l'autre.

Son père, il passe. Un jour à la maison puis il part trois, quatre jours, c'est ça un père, non ? Celui qui part, celui qui est présent parce qu'on l'attend. Il parle comme personne, il a des mots rien qu'à lui, des mots italiens, arabes, mais surtout maltais, ses mots roulent-boulent à l'intérieur de sa bouche, il les arrondit et sa voix grave atteint les profondeurs de son corps immense, Gratien entend les mots du père, il les oublie, mais la façon dont il dit « Je viens », ça il ne l'a jamais oublié.

– Il le disait et ne venait pas, il le disait et il t’envoyait une baffe. Il ne parlait pas beaucoup.

La langue du père n’est pas la langue du fils ni celle de la mère, il l’a charriée avec d’autres immigrés de Malte et de Sicile qui prévoyaient de faire fortune en Amérique, mais elle est encore loin, l’Amérique, et difficile à atteindre alors en attendant, ils se rabattent sur la Tunisie, c’est sûr ils ne passeront pas leur vie ici.

Malte. Les parents maltais, tous les deux. Gratien Tonna dira qu’il est maltais aussi alors qu’il est né en Tunisie quand la Tunisie était la France. Mais à force d’entendre son père, toi aussi, tu es maltais, tu as du sang maltais qui coule dans tes veines, il en viendra à révéler cette origine comme pour se justifier. Il en sera fier. Et à ceux qui s’étonneront de sa puissance et de sa force, il répondra que tous les Maltais sont comme ça. Il leur prêterait des qualités qu’il n’a jamais pu vérifier, n’ayant jamais mis un pied sur cette île, les Maltais sont durs, tu ne les verras jamais pleurer, ils te regardent droit dans les yeux, ils sont fiables, et il considèrera tout naturellement que les qualités qu’on lui prête sont des qualités maltaises.

– Mais toute la journée dehors, le jeune Gratien ?

Toute la journée oui, ce n’est pas le seul à courir dans les rues de la Goulette, il y retrouve certainement les autres garçons du quartier, ceux de la ville, les Français, les Arabes, les Juifs, il ne fait pas la différence.

– C’était la même chose, ça veut rien dire, ils étaient de Tunis, c’est tout. Avant y’avait pas tout ça, on était

tous pareils, moi je savais pas qui était arabe, juif, on s'en foutait. C'étaient leurs parents qui étaient juifs, arabes ou français, nous on savait pas c'était quoi.

Pendant le ramadan, ils volent des citrons dans les jardins des riches demeures, ils enjambent le mur et arrachent le plus de fruits possible pour les revendre aux musulmans qui cuisinent toute la journée en prévision de l'heure du *ffour*. Ils se jettent sur les fruits, se précipitent pour ne pas être aperçus, ils en prennent autant qu'ils peuvent, dans l'effervescence cassent les branches, arrachent les feuilles, ils ne savent pas ce que cueillir veut dire. Ce sont les propriétaires eux-mêmes qui décident de le leur apprendre après les avoir surpris.

– Non, les enfants, ne partez pas. On ne vous grondera pas, ils disaient. Venez, je vais vous montrer quelque chose. Mais non ce n'est pas un piège. Écoutez-moi. Je vous autorise à prendre les citrons, mais faites-le sans faire souffrir l'arbre.

Eux regardent, ébahis. Ils ne sont pas rassurés, on est en train de leur expliquer qu'il ne faut pas maltraiter le citron, mais délicatement le faire tourner dans la main jusqu'à ce qu'il se détache tout seul de la tige.

– On nous apprenait à voler sans casser les branches. Je les entends encore. Comme ça, vous pouvez. Vous n'êtes pas des sauvages. Si vous cueillez les citrons comme je vous explique, je ne dirai rien, mais si vous les arrachez, je me fâche et vous n'aurez plus rien à voler, c'est compris ?

Ils partagent l'argent de leurs chapardages autorisés et le dépensent dans la journée en citronnades, pains de maïs et autres gâteaux de semoule. Gratien et Sancho

ont aussi repéré un épicier juif à qui ils achètent des feuilles de brik pour les revendre deux fois plus cher sur le marché, mais la meilleure affaire est celle où après avoir attendu longuement l'heure de la prière, ils rentrent discrètement chez monsieur Saïd, le marchand de gâteaux, au moment où celui-ci, à genoux, tourné en direction de La Mecque, incline son buste vers le sol, ils attendent précisément cet instant pour faire la razzia du siècle et se sauver.

Gratien Tonna rit quand il parle de son enfance. Hervé ne veut rien perdre, il n'ose pas l'enregistrer, il prend des notes, ne va pas assez vite, il le fait répéter ou répète lui-même ce que Tonna vient de raconter pour avoir son assentiment, mais il rate beaucoup, se retient de lui demander de ralentir par crainte qu'il ne retrouve plus le fil interrompu de ses pensées, le fil coupé, le moment de grâce où le passé revient, où la vie ressurgit, ça ne dure pas, je ne sais plus, ce n'est pas grave, ça me reviendra quand je n'y penserai plus, et c'est précisément cela, faire comme si on ne voulait plus savoir, jouer un jeu de cache-cache avec ce qui nous tient à cœur et qu'on ne cesse de perdre, ça viendra quand ça voudra bien venir, ah oui c'est ça, ça y est, si tu ne me coupais pas aussi, je voulais dire que.

Et c'est la rue qui revient systématiquement. Les rues traversées pour aller se battre, voler pour manger et jouer au foot.

– Le foot et la bagarre, on avait que ça, quoi. On allait pas à l'école.

Hervé imagine un terrain vague qui jouxte les derniers bâtiments avant *la grande route*. De la terre, des pierres et quelques plaques d'herbe sauvage, aucun marquage au sol, rien évidemment qui ne matérialise d'éventuelles cages de buts. Un ballon perdu qui n'est pas à sa place. C'est donc le terrain de foot. Ils l'ont décrété. La seule présence du ballon miraculeux transforme brutalement le paysage quotidien et leur apprend à identifier, nommer un lieu jusqu'alors inconnu, « Tu viens au terrain ? » ou « Tu viens au foot ? » plus rarement « Tu viens au stade ? »

Le ballon est gonflé à bloc, il est usé. À qui appartient-il ? À personne. Il est là. Quand ils cessent de jouer, ils l'abandonnent, ils le retrouvent le lendemain ou le surlendemain. Un cadeau du ciel qui les pousse à frapper dedans, inventer leur football. On sait aussi qu'on peut faire des têtes avec, ils l'ont vu en une des journaux, ils l'ont entendu à la radio qui vocifère dans la boutique de monsieur Boubli, entendu qu'un joueur de dix-sept ans a marqué des buts avec sa tête à la précédente Coupe du monde en Suède, le plus jeune joueur à participer à une telle compétition, il est brésilien et n'a qu'un seul nom : Pelé.

Gratien Tonna ne se met pas au goal, il préfère dribbler, marquer, passer il n'aime pas trop, il recherche l'exploit personnel, effacer un joueur, deux trois et frapper.

– Oh Gratien, tu joues perso, lâche un peu la balle.

Gratien ne lâche rien, il fonce, ne perd jamais de vue les cages adverses, du moins ce qui fait office de cages, à savoir des pierres de la digue que les garçons

ont déplacées, accumulées en deux minuscules cairns de fortune et il est fréquent que l'un d'eux pour éviter le but s'écrase contre les monticules qui s'écroulent aussitôt dans un bruit d'éboulis.

– Fils de pute.

On se rassemble autour de lui, on sait ce qu'il faut faire pour reprendre la partie, l'un essuie le sang d'un revers de la main, l'autre balance de l'eau, un troisième frotte là où ça fait mal, un dernier ramasse près des cages effondrées le tee-shirt en sueur et tamponne la plaie ouverte, mais rien n'y fait, ça continue à pisser, le blessé abandonne.

– Je rentre chez moi, j'ai trop mal, fils de putes.

Le match est suspendu, personne ne veut aller au goal, ils reconstruiront les cages à la prochaine rencontre, pas maintenant, ils n'ont plus envie de foot.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Personne ne répond.

– Oh, qu'est-ce qu'on fait ?

Ils marchent dans les rues, ils traînent, ils vont sur la plage, ils se baignent, ils sèchent au soleil, ils sommeillent, ils ont faim, il faut chercher à manger, ils marchent, ils trouvent du pain, des poivrons grillés, du pain, des gâteaux, ils mangent, ils boivent l'eau de la fontaine, ils s'arrosent, ils retournent sur la plage, ils s'assoient, ils s'allongent, ils caressent le sable, le prennent, le laissent filer entre leurs doigts et recommencent cent fois.

– Bon, on fait un foot ?